

# VOYAGE EN FORÊT-NOIRE

**PAR PIERRE RIMBACHKOPF**  
 TEXTE & PHOTOGRAPHIES

La Forêt-Noire est dans le brouillard. 12 degrés en août. Le vallon de Todtnauberg (1021 mètres) est encore plus absurde que celui de Todtnau, plus bas. Dans le massif, chaque vallée oblique sur l'autre, pour manifester la diversité des mondes, et pointe, comme toujours, vers une impasse, un univers clos sur lui-même, médiocre et suffisant. Quelques paysans, massifs, en bretelles, circulent dans de vieux tracteurs et sont comme des intrus au milieu des touristes. Roulent-ils aléatoirement comme des abeilles déprimées ou rejoignent-ils un des champs où s'éparpillent la cinquantaine de vaches du vallon ? Un fermier a séparé dans deux pâturages différents les vaches et leurs veaux et je contemple depuis le chemin la plainte des veaux qui appellent leurs mères et celle de leurs mères en réponse.



Mais l'ambiance qui domine Todtnauberg n'est pas celle de la vérité glaiseuse et triste d'animaux élevés pour la mort. Cette dimension sous-jacente ne transperce que de façon discrète et timide l'aisance luxueuse du village ainsi que son allure de parc de loisirs en plein air. Sous les circuits de vélo de montagne, de luge d'été, de marche nordique, ceux, encore, de biathlon, la piscine en plein air et le gigantesque pont suspendu enjambant la cascade (450 mètres de longueur et 120 mètres de hauteur) qui draine un trafic toujours plus important et international de curieux, demeure silencieusement et poliment une réalité archaïque qui ne demande pas son reste en attendant de s'effacer définitivement comme une strate géologique, ou que la neige fonde. Les espace-temps se superposent, se croisent mais ne se rencontrent pas.

Le seul supermarché de la région se trouve à Todtnau (5000 habitants). Le supermarché est un très bel *Edeka* — *Wir lieben Lebensmittel*. Il est rempli de bons sirops et de *Schörle* : la nature transformée et son cassis, son sureau, ou sa rhubarbe qui ne se manifestent jamais immédiatement, mais toujours au détour d'un écran, une belle bouteille en verre, pimpante et rappelant par son étiquette un passé stylisé, fièrement affiché et dégusté. Ces bouteilles, dont j'achète un échantillon de chaque parfum, rappellent la délicieuse sensation de boire et de manger un monde local, bio, 100% naturel, sans arôme ni conservateur, à haute qualité environnementale ; j'espère y trouver ma vie mais sans succès. Les emballages de jus de fruit en France ont quelque chose de plus incongru, de plus impossible, que ceux d'ici ; car nous buvons et mangeons des abstractions. Si l'on monte si haut dans la montagne, c'est certainement pour revivre comme un chasseur-cueilleur, ou, au moins, comme un Alaman de l'an 430 ; la consommation de ces boissons le permet pratiquement.

C'est par toutes ces triches que le séjour à la montagne demeure à la portée du citadin et que la Forêt-Noire arrive à correspondre, pour le provincial, à la même quête de sauvage que le safari l'est pour le bourgeois des grandes métropoles. Elle est le zoo d'un passé, où l'on chasse dans les supermarchés du sirop de sureau et où les photographies qu'on rapporte en trophées sont celles, non de cadavres de fauves, mais, au mieux, d'un cheval vivant et broutant, au pire, d'une simple bruyère. Le soir on retrouve le confort, mélangeant luxe et rusticité, de sa villégiature et peut-être, un *Whirlpool*<sup>1</sup> d'où contempler la petite station s'assoupissant dans l'obscurité. À partir de Todtnauberg, on peut facilement atteindre le Feldberg, 1493 mètres, plus haut sommet de la Forêt-Noire. Toutes les balades et toutes les pistes de ski partent par le *Radschert* (1150 mètres), promontoire, centre du monde, et parking qui domine le

village. Avec le froid, le brouillard, le vent du nord-est, la crête du *Stubenwasen* (1386 mètres), par lequel on chemine longtemps, évoque une Écosse surélevée et l'on y éprouve enfin un certain vertige.

Le Feldberg n'a pas le même charme que les ballons vosgiens ni les mêmes ferme-auberges. En Allemagne, les randonneurs mangent dans des *Hütte*. Dans la *St. Wilhelmer Hütte*, la nourriture est moins sophistiquée que celle de fermes-auberges vosgiennes et ne s'embarrasse pas d'une volonté de marquer la continuité avec la cuisine des marcaires du XIX<sup>e</sup> siècle. On y sert par exemple des *Currywurst*, typiques de la Ruhr industrielle, et des tartes flambées, qui appartiennent au Bas-Rhin, autant de choses impossibles à cause du très strict règlement auquel sont astreintes les ferme-auberges alsaciennes. Des affiches politiques, dérisoires à cette altitude où ne se situe pas le pouvoir, rappellent la présence envahissante du loup contre laquelle les habitants tentent de lutter mais qui paraît, alors que tout ici est civilisé et apprivoisé, encore surréelle. Je pense à un article que j'ai lu récemment sur le sujet où un berger dit : « Le loup est un moyen de faire dégager les éleveurs et de tuer le pastoralisme. » Il y a dans cette exclamation quelque chose de déchirant et qui correspond à l'expérience que j'ai de la Forêt-Noire. Si quelques fermiers subsistent, ils ne paraissent plus ici chez eux, cela se voit. Ils sont comme les derniers locuteurs d'une langue morte. Bien sûr, il y a les touristes et les vieilles dames, mais ils ne sont là que pour fermer le ban. Dans cinquante ans, peut-être, me dit un ami, la Forêt-Noire sera aussi fantomatique et dépeuplée que le Far West après la ruée vers l'or. Et le loup annonce, comme le touriste, le dernier stade de ce processus. La grande prospérité de Todtnauberg serait le prélude à sa disparition. Bientôt, comme le dit le poète, il faudra réapprendre à vivre dans des grottes et à parler le langage du corbeau.

\*

<sup>1</sup> Le capitalisme a ses idiomes : si en France, on appelle par antonomase un spa un *Jacuzzi*, en Allemagne, c'est un *Whirlpool*.



